

UBS et Credit Suisse tentent de retenir une clientèle échaudée par la crise

Les établissements cantonaux remarquent un afflux depuis quelques semaines,

sans toutefois se réjouir de cette tendance. UBS est plus touché que son concurrent.

GASPARD KÜHN
 À LAUSANNE

Des clients qui claquent la porte. Des banquiers qui font grise mine. Et des concurrents qui se frottent les mains, sans l'avouer... Depuis plusieurs semaines, l'accumulation de mauvaises nouvelles se traduit par une grogne de plus en plus perceptible auprès de la clientèle des grandes banques.

Logiquement, UBS est plus durement atteinte que son frère ennemi. «Chez Credit Suisse, nous n'observons pas de fuite généralisée», assure une source qui souhaite garder l'anonymat. De fait, Credit Suisse n'a pas mis de stratégie spécifique sur pied pour faire face au problème. Et ne souhaite pas commenter les mouvements de sa clientèle. En revanche, les banquiers d'UBS font preuve d'agacement, en privé, devant la ritournelle de questions que posent leurs clients.

Serge Steiner, porte-parole du groupe, le reconnaît: «Il y a chaque jour de nouvelles rumeurs et de nouveaux scandales dans la presse. Forcément, les interrogations se font plus pressantes.» Face à une éventuelle érosion, le mot d'ordre reste le même: «Nous recommandons aux conseillers financiers d'avoir un contact encore plus rapproché». La clientèle institutionnelle doit

également être rassurée, mais «plus elle est professionnelle, moins l'émotivité entre ligne de compte».

Une tendance qui reste difficile à quantifier

Cette crise de confiance fait des heureux, à commencer par Raiffeisen. Dans de grandes villes comme Bâle et Zurich, de nombreux clients se seraient tournés vers le groupement de coopératives. Récemment, ses dirigeants assuraient qu'entre janvier et février 2008, l'afflux de nouveaux fonds d'épargne et de placement a été équivalent au volume habituel d'un semestre (*lire* «L'Agefi du 7 mars.»)

Même constat chez les banques cantonales, bien qu'elles se refusent à quantifier le phénomène. Paul Coudrey, de l'Observatoire de l'économie vaudoise (BCV), ne veut pas tirer de conclusions hâtives: «Nous avons effectivement constaté l'ouverture de nouveaux comptes, aussi bien dans la banque de détail que dans la gestion de fortune. Mais nous ne connaissons pas les raisons exactes de cette affluence. «Reste que, depuis le début de l'année, certaines personnes déclarent spontanément avoir quitté les grandes banques en raison des difficultés qu'elles rencontrent», indique Nicolas de Saussure, le porte-parole de la BCGE.

Du côté de la gestion de fortune,

le mouvement est moins marqué. En effet, les grands comptes sont généralement multi-bancarisés. A l'exception du compte courant, leurs avoirs sont enregistrés en dehors du bilan. Et ne risquent rien en cas de faillite...

Le mouvement de panique a été plus fort en février

Par conséquent, les petits épargnants sont les plus susceptibles de changer d'établissement. La déroute de groupes reconnus, tels que Northern Rock ou Bear Stearns, a sans doute nourri un sentiment de panique. Selon une autre source proche du dossier, la fuite a été particulièrement importante au mois de février, lorsque des rumeurs ont couru sur une éventuelle reprise d'UBS par Deutsche Bank. Et, comme le relève Anne Maillard Magnin, sous-directrice à la Banque cantonale de Fribourg, «les clients qui choisissent les établissements cantonaux sont surtout sensibles à la garantie de l'Etat.»



«Je ne pense pas que les clients d'UBS craignent une faillite», tempère Jacques Apothéloz, directeur à la Banque Piguet. «J'ai plutôt le sentiment qu'ils sont déstabilisés par les récentes nouvelles. Ils attendent de voir comment évoluera la recapitalisation et les dépréciations d'actifs. C'est donc un mouvement de repli qui ne sera pas nécessairement définitif.»

La perte de confiance rejaillit sur l'ensemble de la profession

D'ailleurs, à l'exception notable de Raiffeisen, les concurrents des grandes banques ne se réjouissent pas de la situation. Car le doute finit par re-

jaillir sur l'ensemble de la profession. «Depuis quelques temps, nous sommes souvent questionnés à propos de notre propre solidité», pointe Ricardo Payro, porte-parole de la Banque Syz. «La place financière suisse n'a rien à gagner de la situation actuelle. Et, sur le plan de la crédibilité, ce serait un mauvais calcul que de laisser croire à la faillite des grandes banques.»

La solvabilité de la première banque de Suisse n'est pas mise en danger, mais le grignotement de parts de marché n'est jamais une bonne nouvelle. «Surtout sur son propre territoire !», souligne Peter Thorne, analyste chez Helvea.

«La tendance n'est probablement pas aussi marquée que certaines banques cantonales le laissent penser. Toutefois, cela reste un problème de taille sur le long terme.» Mais pour l'heure, «UBS a certainement d'autres priorités!»

L'ampleur du manque à gagner sera révélée le 6 mai, lors de la publication des résultats au premier trimestre, sous le poste «net new money», qui indique la différence entre la masse monétaire entrée et sortie du bilan. D'ici là, les spéculations iront assurément encore bon train.

[g.kuehn@agefi.com]